

Les nouvelles aventures de la fille aux yeux d'or

Autor(en): **Kaufmann, Vincent**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Versants : revue suisse des littératures romanes = Rivista svizzera delle letterature romanze = Revista suiza de literaturas románicas**

Band (Jahr): **44-45 (2003)**

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-268613>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LES NOUVELLES AVENTURES DE LA FILLE AUX YEUX D'OR

1. *D'une erreur d'interprétation*

Il suffit d'un regard, et tout est déjà dit. Elle s'y donne, elle s'y soumet à votre magnétisme animal, rat de bibliothèque, elle vous appartient. Prenez-la, servez-vous. Il y a bien quelques obstacles à franchir, quelques Argus à endormir, elle est sévèrement gardée, mais vous connaissez vos classiques, votre histoire littéraire et votre mythologie. Vous avez lu les comédies françaises avec leurs vieux barbons tyranniques et jaloux, les *Mille et une Nuits* traduits depuis longtemps, et même quelques romans d'aventures anglais des siècles précédents. La Fille aux Yeux d'Or sera à vous. D'ailleurs vous avez des appuis, vous êtes soutenu par une puissante confrérie cultivant le secret, du moins aux yeux du public qui en ignore à peu près tout – une société qui vous initie, qui vous habilite, qui vous garantit l'impunité dans vos entreprises de déchiffrement et de conquête de la Fille aux Yeux d'or.

Balzac a émis l'hypothèse qu'elle était morte, qu'elle n'avait pas survécu à la folie furieuse de la sympathique marquise Porrabénil. Il a voulu nous persuader qu'une erreur de lecture pouvait avoir des conséquences fatales. Car son De Marsay, sorte de Superman de l'époque, a beau être très fort en histoire littéraire et connaître ses classiques, il ne s'en trompe pas moins. Il croit tenir la Fille aux Yeux d'Or, mais elle reste pour lui une énigme, une charade vivante. Il pense la posséder, mais elle lui échappe. Pourquoi ? Parce qu'il est incapable d'identifier correctement son rival. Il croit devoir dérober la Fille aux Yeux d'Or au traditionnel vieillard jaloux, à la tradition elle-même. Il se la joue œdipienne et s'aveugle ainsi sur le fait que son rival est une femme, et lorsqu'il comprend enfin cela, que son rival est son double féminin, il est trop tard. Autant dire que la Fille

aux Yeux d'or lui échappe en fin de compte parce qu'il est aveugle sur lui-même, sur son pouvoir d'interprétation, sur sa faculté de posséder. Son erreur a été de se croire seul ou unique dans la course. Il a bien lu Freud, mais il a oublié Girard.

Si Balzac avait vécu un peu plus longtemps, il n'aurait pas maintenu son hypothèse. Il aurait changé la fin de son histoire, trop liée à l'actualité des années soixante et soixante-dix. Tous exigeaient alors des contrats d'exclusivité pour la Fille aux Yeux d'Or, tous revendiquaient le droit d'être seuls à la posséder. Tous s'étaient convaincus d'être d'insurpassables et infaillibles lecteurs, ignorant superbement les autres, ou les exécutant à coups de notes venimeuses lorsqu'il leur était impossible de fermer les yeux sur les joues parfois trop en feu de l'objet de leurs désirs, ou sur ses ramollissements de maîtresse déjà comblée au moment de les recevoir. Epoque héroïque où l'interprétation était une question de vie ou de mort (enfin presque), où l'on croyait sinon pouvoir égorger les rivaux les plus encombrants, du moins avoir le dernier mot. Et l'on pouvait alors effectivement parler de stratégies d'interprétation, puisque celles-ci s'accompagnaient la plupart du temps de manœuvres guerrières, puisqu'il y avait des positions à conquérir, des enjeux idéologiques à défendre, et tant de vieillards jaloux à éliminer. Les colloques étaient nos tournois, nous parcourions le *small world* décrit par David Lodge en inventant des mots belliqueux et parfois barbares, en fignant des langues et des théories guerrières. Course aux armements symbolique, contemporaine de l'autre, la vraie ; *Brothers in arms* pour combats de papier.

Aujourd'hui, l'héroïsme du scripteur-lecteur est aussi passé de mode que les fins de roman dramatiques, qui font trop de taches de sang sur les moquettes, et on peut affirmer que dans ce cas au moins Balzac s'est trompé. Non seulement la Fille aux Yeux d'Or n'a pas laissé, comme l'Hercule (Poirot) du roman français a cru pouvoir le déduire de quelques taches dues à l'humidité, des traces de sang sur le plafond du boudoir où elle fut certes un peu rudoyée, mais elle s'est plutôt bien remise de ses aventures de l'époque. Après cette dispute peu raisonnable, les esprits se sont calmés, et au sortir d'une

brève convalescence, notre héroïne a pu entamer une belle carrière dans le domaine de ce qu'on appellerait aujourd'hui les services, en tous genres, comme il se doit pour un personnage à tendances bisexuelles. Au début, De Marsay et Madame la Marquise n'étaient pas très chauds (si l'on peut dire), mais étant intelligents, ils ont quand même préféré s'adapter à leur époque. Ils fréquentent désormais des clubs SM plus délicats, moins sanguinaires, où ils peuvent jouer aux bêtes féroces en toute décontraction, et la Fille aux Yeux d'Or bénéficie ainsi de pas mal de liberté. Elle a reçu les amateurs de charades, d'énigmes et de regards mystérieux dans une ambiance de plus en plus paisible et même, pour finir, dans une certaine indifférence, sans qu'on puisse vraiment incriminer son âge, car elle n'a toujours pas pris une ride.

2. Byzance

J'ai moi-même recouru régulièrement aux services de la Fille aux Yeux d'Or. La première fois que je l'ai rencontrée, c'est parce qu'on m'avait dit qu'elle avait beaucoup de choses à offrir dans le domaine du discours narratif. C'était l'époque où on mettait au point des systèmes de plus en plus performants pour lutter contre le vieil obscurantisme qui s'obstinait à faire barrage à la vraie connaissance de la « chose littéraire ». Nous dénoncions les insidieuses manœuvres de diversion entreprises avec des moyens d'histoire littéraire, dont la principale fonction semblait être d'empêcher l'accès à la vérité de la littéarité dans sa plus stricte intimité. Le *discours du récit*, selon Genette qui s'est approprié définitivement le label, telle serait la nouvelle machine de guerre mise en place pour éradiquer les idéalistes qui, avec leur fausse naïveté, oubliaient délibérément qu'un texte littéraire, c'est fait avec des mots, du langage, des discours. Nous combattions le bon combat, celui du *linguistic turn*, et tout le monde ou presque était persuadé que ce tournant se transformerait sous peu en triomphe. Seules les méthodes divergeaient quelque peu : les théories les plus théoriques (les plus influencées par les linguistiques) exigeaient de la sueur et quelques larmes pour que s'accomplis-

sent leurs promesses, alors que des stratégies d'interprétation plus rhétoriques (comme par exemple la déconstruction) fournissaient le paradis quasiment clés en main.

Cette première rencontre avec la Fille aux Yeux d'Or ne fut pas la plus intéressante, il me faut en convenir. Elle faisait bravement ce qu'on lui demandait, elle fournissait un matériel tout à fait correct, notamment dans le domaine du narrateur omniscient, mais enfin on sentait qu'elle le faisait sans enthousiasme, que malgré une somptueuse introduction se terminant par une théorie du récit comme exception à la règle sociologique – ou peut-être justement à cause de cette singulière théorie – le discours du récit n'était pas vraiment son truc. Peut-être aussi, plus sensible qu'on ne l'imagine en général, avait-elle perçu que ces choses-là m'ennuyaient moi-même et que je n'étais là qu'en service commandé, que je lui demandais ce genre de service pour remplir mes obligations de jeune aspirant ne bénéficiant pas encore de l'immunité académique en matière d'appropriation des textes littéraires. Figures imposées, en somme.

Paquita n'est sortie de sa réserve, de sa timidité presque, que le jour où elle a remarqué mes penchants pour l'autoréflexivité du texte littéraire, qui jouait un rôle stratégiquement plus intéressant dans le combat que nous menions contre l'idéalisme référentiel. Les variantes les plus radicales de ce type de regard sur la littérature étaient à chercher du côté de la mouvance telquelienne, dans laquelle l'insistance sur l'autoréférentialité identifiable formellement cédait d'ailleurs déjà peu à peu le pas à la « production textuelle », mot d'ordre certes plus vague, mais aussi plus marxiste d'apparence, et donc préférable¹. A ceux qui professaient qu'un texte littéraire parlait de

¹ De Tel Quel, voir notamment *Théorie d'ensemble*, Paris, Seuil, 1968, ainsi que Julia Kristeva, *Semiotiké, Recherches pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, 1969. Je ne mentionne pas ces ouvrages pour rendre hommage à leur sérieux scientifique, qui n'est pas au-dessus de tout soupçon, mais parce que les deux comptent parmi les plus représentatifs en ce qui concerne un certain type de rapport au texte littéraire, alors dominant ou du moins en vogue, et parce que c'est autour de ce rapport au texte littéraire qu'un certain nombre de stratégies d'interprétation se sont ensuite cristallisées et systématisées.

quelque chose, on balançait quelques mises en abyme bien senties pour leur prouver le contraire. On faisait l'économie de la dimension référentielle du discours littéraire en exhibant son autoréférentialité, quitte à halluciner celle-ci lorsqu'elle restait décidément introuvable (variantes : le signifiant contre le signifié, avec Lacan mais un peu contre Saussure). Mais nous aurions pensé trahir la cause la littérature si nous en eussions fait moins.

La Fille aux Yeux d'Or s'est donnée avec beaucoup de bonne volonté sur ce terrain, tout en induisant quelques changements de perspective. Car ses zones autoréférentielles, les seules qui parvenaient à nous exciter, consistaient non pas en l'exhibition de la production textuelle – qu'en anticapitalistes adeptes de la littérature nous avons l'habitude d'assimiler à la mythique valeur d'usage de Marx – mais bien en celle de sa réception. Balzac restait un indécrottable partisan de la valeur d'échange, mais qu'à cela ne tienne, puisqu'il nous offrait avec De Marsay une histoire de lecteur omniscient ou presque : disons, dans la belle langue de l'époque, une déconstruction de la figure du lecteur omniscient, avec juste ce qu'il faut de sexualité scabreuse pour flanquer ce lecteur omniscient d'un inconscient dont il ne se remettrait pas. La Fille aux Yeux d'Or savait en somme varier les plaisirs, elle était à elle seule tout un poème oriental. Cela tombait d'autant mieux que les meilleures causes finissent par perdre de leurs charmes, surtout lorsque tout le monde se pare des mêmes. Autoréflexivité, autoréférentialité, littérature, production textuelle : on sentait depuis quelque temps déjà une certaine lassitude à propos de ces étendards de la plus nouvelle des critiques.

Par le détour ou non d'une allemande *Esthétique de la réception*² débarquant alors dans les bocages normands, on commençait par conséquent à (re)tourner ses regards vers le lecteur, et donc vers une littérature désormais dialogisée. Commencement de la fêlure : la réception prenait le pas sur la production, revanche de la valeur

² Je renvoie aux travaux, traduits à partir de 1978 en français, de Hans-Robert Jauss, Wolfgang Iser, Rainer Warning, Karlheinz Stierle, etc.

d'échange sur la valeur d'usage, même si on s'efforçait encore de freiner le glissement en reportant sur un lecteur implicite ou impliqué tous les espoirs autrefois logés à l'enseigne de la production du texte, ou en réactivant à cet effet certains aspects de la pensée de Bakhtine. Tant que le lecteur n'était qu'une fonction textuelle, on respirait encore, rien n'était encore perdu. C'est pourquoi d'ailleurs cette rencontre franco-allemande a commencé par faire long feu, malgré beaucoup d'efforts diplomatiques genevois, tant il est vrai que personne à l'ouest du Rhin n'était alors prêt à laisser tomber la spécificité de la « chose littéraire » ni les confortables pullman de la littérarité ou de la fonction signifiante. De part et d'autre du fleuve, on ne demandait pas au lecteur les mêmes services. Il était promu au rang de nouveau prolétaire de la textualité d'un côté, et il était le prolétaire d'une nouvelle histoire littéraire de l'autre. C'est dire que d'une rive à l'autre on continuerait de besogner la Fille aux Yeux d'Or très différemment, sans que jamais d'ailleurs, indifférente ou stoïque, elle ne s'en plaigne.

Qu'espérons-nous au juste, à brandir l'étendard de la littérarité et de l'autoréférentialité, à rappeler à l'ordre ceux qui n'avaient pas l'intention de donner à la spécificité de la chose littéraire, objet presque aussi obscur que celui du désir et si facile à faire miroiter dans son énigmaticité avec cette brave Fille aux Yeux d'Or, la place qui devait lui revenir ? Vingt ans après et à la lumière de ce que les études littéraires sont devenues, du rôle – ou de l'absence de rôle – qu'elles jouent, on peut sans doute aller dans le sens où un Foucault a très vite été, après une période (relativement brève) d'enthousiasme pour les charmes de la littérature réduite à l'exhibition de son propre fonctionnement. La théorie littéraire, plus ou moins sauvage ou plus ou moins systématique, enracinée ou non dans les linguistiques ou les sémiotiques, aura été le chant du cygne, glorieux selon les uns et dérisoire selon les autres (les mêmes souvent, mais quelques années plus tard), d'une culture avant-gardiste du livre et de l'écrit dont on voit mieux aujourd'hui qu'elle n'a cessé de céder du terrain, de perdre de son importance et de sa centralité dans une configuration

médiatique plus générale³. En d'autres termes, on parlait de la spécificité du littéraire, on rivalisait d'ingéniosité pour en décrire les caractéristiques, on faisait miroiter la chose littéraire comme un fétiche destiné à exciter tous les désirs et toutes les convoitises, mais réellement on participait, consciemment ou non, à une entreprise de légitimation ou de relégitimation du discours littéraire, promu en l'occurrence au rang d'âme d'une sorte de révolution culturelle dont l'actualité était aussi vague, et pour les mêmes raisons d'ailleurs, que celle de la révolution tout court⁴.

Partis pour conquérir le monde, nous nous retrouvions au bout de quelques années dans le désert des Tartares, c'est-à-dire que peu à peu nous ne voyions plus rien venir. C'est une chose d'arracher la littérature à l'histoire littéraire et à ses légitimations nationales ou nationalistes traditionnelles, mais c'en est une autre d'en retrouver de nouvelles pour les études littéraires, nées dans leurs formes institutionnelles actuelles au XIX^e siècle, avec à chaque coup les mêmes objectifs de constitution d'un canon littéraire national⁵. Avons-nous perdu notre temps ? Outre qu'il est sans doute fait pour cela, le

³ Voir Michel Foucault, « Vérité et pouvoir », *L'Arc*, 70 (*La crise dans la tête*). La période « littéraire » du travail de Foucault s'incarne principalement dans son *Raymond Roussel* (Paris, Gallimard, 1963), qui est aujourd'hui assurément le plus oublié de ses livres.

⁴ Le symptôme le plus évident de la fonction « révolutionnaire » de la littérature et surtout de son interprétation reste sans doute *La révolution du langage poétique* de Julia Kristeva (Paris, Seuil, 1974).

⁵ Sur le rôle joué par le développement de la philologie et de l'histoire littéraire dans la production des cultures nationales au XIX^e siècle, voir Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII^e – XX^e siècle*, Paris, Seuil, 1999. On relèvera encore à ce propos qu'une des caractéristiques principales de la théorie littéraire – ou si l'on préfère d'un certain discours sur la « littérarité » – a été son caractère internationaliste, fruit sans doute de l'héritage avant-gardiste qui la marque. A quelques résidus près (accents et dialectes), on parlait les mêmes langues théoriques du Québec à la Belgique, de Paris à Los Angeles et de Tokyo à Rome. Et on y lisait d'ailleurs aussi à peu près les mêmes textes (c'est-à-dire assez peu). C'est ce qui explique que *La Fille aux Yeux d'Or* a reçu en ces temps-là quantité d'étrangers et d'étrangères.

temps, et qu'il aurait fallu pouvoir répondre à la question de savoir comment en gagner sans se recycler professionnellement, il reste le fait que jamais peut-être dans l'histoire de l'étude de la littérature, on aura lu avec autant de passion, d'intensité et d'acharnement, et que ce savoir-lire est sans doute suffisant pour justifier ce qui a été tenté, au-delà des impasses, des maladroites et des dialectes byzantins qui avaient alors cours. Mais la distance aidant, je peux dire aussi qu'il m'est resté de ces premières visites à la Fille aux d'Or la certitude que toute stratégie d'interprétation coïncide avec un principe de légitimation du discours littéraire, et que si nous sommes aujourd'hui si souvent désorientés stratégiquement, c'est parce que la légitimité du littéraire est devenue infiniment problématique. C'est le cas notamment dans un pays comme la Suisse, obligée, plus encore dans sa partie française que dans sa partie allemande, à recourir à un canon littéraire d'emprunt. Elle nous arrangeait bien, en Suisse, cette nébuleuse théorique épurant le discours littéraire de ses alibis nationaux au profit d'une obscure et désirable littérarité dont on peut dire rétrospectivement qu'elle avait la valeur d'une sorte de fétiche, au sens non seulement religieux mais également psychanalytique du terme⁶. Mais le danger, c'est évidemment qu'à force de jouer au fantôme, on le devient, comme l'a si bien remarqué Villiers-de-l'Isle-Adam ; et que pareillement, à force d'obscurité, on finit par disparaître. Dans *Le plaisir du texte*, Roland Barthes distinguait, sur fond d'inexistante culture *des masses*, une culture de masse qu'il refusait, et une culture mandarinale, infiniment subtile à laquelle il lui fallait en quelque sorte se résigner, faute que se déclare la foule⁷. On peut

⁶ On relèvera à ce propos que l'École de Genève (Marcel Raymond, Albert Béguin, Jean Starobinski, Jean Rousset, etc.) s'est précisément développée dans un contexte de contestation de l'histoire littéraire lansonienne (nationale, française), et que tant du point de vue des objets qui y furent traités que de ses stratégies d'interprétation (le recours notamment à l'herméneutique), le rapport à la tradition allemande y a toujours joué un rôle central.

⁷ *Le plaisir du texte*, Paris, Seuil, 1973, p. 63. Ailleurs dans ce texte, Barthes souligne explicitement les tendances fétichistes de l'époque, il vaut la peine de le rappeler, puisqu'on vient d'y faire allusion : « Le texte est un objet fétiche et

également y lire après-coup le symptôme de l'évanescence légitimité de la pratique critique pour laquelle il n'a cessé de s'engager : à force d'être mandarinale, et parfois jusqu'à la caricature, à force de réduire son champ de légitimation à une sorte de tautologie (la raison d'être de la littérature, c'est elle-même devenue un fétiche), il était fatal qu'une telle pratique critique, avec ses « stratégies » de plus en plus byzantines, finisse par disparaître. Comme Byzance d'ailleurs. Mais cela ne signifie pas pour autant que triomphe une culture de masse sans doute beaucoup moins massive qu'on ne le dit ; après tout, Soliman le Magnifique n'était pas exactement un barbare.

3. *Conquêtes américaines*

Peu à peu délaissée par les héros de sa jeunesse perdant leurs illusions comme leurs obsessions, la Fille aux Yeux d'Or, je l'ai déjà suggéré, ne s'en portait pas moins comme un charme, et peut-être même plus. On n'essayait plus ni de l'égorger ni même de l'étouffer. La lente chute de Byzance lui donnait de l'air et des couleurs, notamment en la rendant à l'Orient, qui constituait en quelque sorte son milieu naturel. Le livre d'Edward Saïd aidant, on voulait bien se rappeler que le récit de Balzac était dédié au Delacroix des *Femmes d'Alger dans leur appartement*, et que la colonisation quasiment contemporaine de l'Afrique du Nord réactivait un discours orientaliste-exotique qui ne cesserait de marquer la littérature française, jusqu'au début du XX^e siècle et au-delà. Après s'être prêtée de bonne

ce fétiche me désire. Le texte me choisit, par toute une disposition d'écrans invisibles, de chicanes sélectives : le vocabulaire, les références, la lisibilité, etc : et, perdu au milieu du texte (non pas derrière lui à la façon d'un dieu de machinerie), il y a toujours l'autre, l'auteur. Comme institution, l'auteur est mort : sa personne civile, passionnelle, biographique, a disparu ; dépossédée, elle n'exerce plus sur son œuvre la formidable paternité dont l'histoire littéraire, l'enseignement, l'opinion avaient à charge d'établir et de renouveler le récit ; mais dans le texte, d'une certaine façon, je *désire* l'auteur : j'ai besoin de sa figure (qui n'est pas sa représentation, ni sa projection), comme il a besoin de la mienne (sauf à "babiller") ». (*Ibid.*, pp. 45-46).

grâce aux caprices des littéraires et des textualistes, la Fille aux Yeux d'Or se laissait séduire par tous ceux qui s'efforçaient de la politiser et de lui procurer une conscience historique aujourd'hui si évidente qu'on se demande comment on a pu l'oublier pendant autant de temps.

Ce changement d'attitude de la part de Fille aux Yeux d'Or n'allait pas, au début, sans provoquer chez moi un peu d'amertume et même de jalousie, mais je n'aurais évidemment pas pour autant recouru à des mesures aussi extrêmes que celles prises par De Marsay. J'étais au contraire prêt à toutes sortes de compromis sinon de reniements pour conserver ses faveurs et pouvoir m'afficher de temps en temps avec elle. Ainsi lorsque lors de mon premier séjour aux Etats-Unis je me suis retrouvé face à des étudiants que mes gesticulations théoriques laissaient littéralement de marbre, j'ai dû me rendre à l'évidence. Les charmes du *linguistic turn* étaient épuisés, à supposer même que les étudiants américains auxquels j'avais affaire, ou d'autres avant eux, en aient jamais été pénétrés. Il valait donc mieux prendre le tournant des *cultural studies* alors naissantes et attirer l'attention de l'auditoire sur la complexion politico-sexuelle de la Fille aux d'Or, qui visiblement n'attendait que cela pour donner toute la mesure de son talent. Elle s'amusait beaucoup de mes habits neufs de professeur d'histoire littéraire, elle avait toujours aimé les déguisements et adorait me voir poser pour un autre. Elle était rayonnante, le petit voyage auquel je l'avais invité lui réussissait très bien, alors qu'il me plongeait dans des réflexions un peu mélancoliques sur la relativité de toutes choses.

L'indifférence avec laquelle mon si subtil discours théorique (du moins était-ce là mon opinion sur moi-même) était accueilli me faisait ressentir une fois de plus à quel point une stratégie d'interprétation n'est stratégique que parce qu'elle légitime en fin de compte un certain *usage* de la littérature (le but d'une stratégie d'interprétation serait dans cette perspective de légitimer le rapport au texte induit par l'interprétation elle-même). Et il suffit que cet usage soit différent, un peu différent, pour qu'une stratégie d'interprétation paraisse tout à coup aussi décalée que le serait l'usage du cor de

chasse pour traquer les cervidés dans les Appalaches. Les textes qu'on peut lire dans des départements de littérature américains sont certes les mêmes, mais ils ne prennent pas place dans la même configuration culturelle, dans la même histoire culturelle, dans la même histoire littéraire. On peut en particulier douter que celle-ci ait jamais existé pour les Américains, du moins dans les formes et avec les fonctions qu'elle a eues en Europe : une contribution à la mémoire nationale, inversée par les avant-gardes et ses boutures théoriques en une mémoire de la révolution à venir (changer la vie, transformer la société). On ne comprend rien, notamment au phénomène des *cultural studies* américaines, si on ne tient pas compte de ce genre de différences, si on ne perçoit pas que dans le contexte américain, le rapport à un texte littéraire est toujours, au-delà des communautés académiques, une affaire personnelle ou individuelle, et non pas, comme dans un contexte français ou européen, une affaire de mémoire, d'inscription symbolique dans une culture. *Why don't they talk together, why don't they work it out ?*, me demanda un jour, perplexe, un étudiant américain se plongeant avec *Phèdre* dans les ravages de la passion (encore une histoire de jalousie), là où l'étudiant français analysera les variations d'un genre ou l'influence du jansénisme. Et c'est pourquoi aussi les stratégies d'interprétation développées outre-Atlantique dans le contexte des *cultural studies* ne sont que difficilement exportables, quand elles ne suscitent pas, en France, de l'agacement ou des sarcasmes apitoyés. Elles procèdent d'une conception identitaire de la culture (le discours d'un *gay*, d'une femme, d'un *Afro-American*, etc.) incompatible avec l'allégeance implicite ou explicite du critique français aux effets de monumentalisation propres à la constitution d'une histoire littéraire nationale, dont il ne sort – ou ne sortait – que par la porte de la contestation internationaliste et avant-gardiste des légitimations nationalistes de la littérature.

La Fille aux Yeux d'Or faisait ce qu'elle pouvait pour chasser mes pensées les plus mélancoliques, en ne parvenant parfois qu'à les rendre plus moroses encore, mais elle croyait bien faire. Elle pensait pouvoir m'égayer en me racontant avec beaucoup de détails toutes

ses aventures américaines, moins par perversité que parce que ces aventures ne lui semblaient pas très sérieuses et la faisaient même parfois beaucoup rire. Un de ses admirateurs californiens, que ses penchants les plus avoués conduisaient à un activisme résolu dans le domaine au demeurant très porteur professionnellement des *Gay, Lesbian, Bisexual and Transsexual Studies* (GLBT), avait découvert qu'elle se pliait de bonne grâce à ses spéculations sur la déconstruction de l'identité sexuelle masculine fondée comme chacun devrait le savoir sur un refoulement de l'homosexualité (De Marsay croit tout savoir, y compris que son rival est une rivale, mais il ne sait pas, refoulement, inconscience sociale plutôt qu'individuellement déterminée, que celle-ci est son double, et pourtant l'insignifiant Paul de Mannerville l'avait averti : « ma parole, elle te ressemble »). De la *Comédie humaine* comme déconstruction de la comédie masculine : la société repose non pas sur un crime commis en commun, comme le voulait Freud, mais sur le refoulement de l'homosexualité. Une autre, qui lui rendait d'ailleurs parfois visite en même temps que l'admirateur que je viens d'évoquer, s'enthousiasmait pour une Fille aux Yeux d'Or profémiste, où les femmes ont le premier et le dernier mot, où elles pré-occupent les Paquitas dont rêvent les supermâles et où elles les égorgent avant que ceux-ci en trouvent eux-mêmes l'occasion. Complices de longue date, ils pouvaient ainsi très bien prendre la Fille aux Yeux d'Or ensemble, chacun par un côté, sans qu'elle proteste ou sans qu'elle trouve à y redire quoi que ce soit.

D'autres se contentaient de visites plus furtives, de plaisirs et d'attouchements éphémères. Ils passaient, mais ils avaient la tête ailleurs. Ils avouaient de plus en plus franchement que Balzac ou la littérature leur étaient indifférents. L'un venait parce qu'il se passionnait pour l'histoire de l'identité sexuelle dans la France du XIX^e siècle. L'autre prétendait que son truc, c'était l'histoire de l'imaginaire orientaliste et s'en allait dès que la Fille aux Yeux d'Or lui avait montré ce qu'il était venu voir. Un troisième, auquel la montée récente des titres des différentes entreprises spécialisées en *Postcolonial Studies* avait fait regretter d'être devenu un spécialiste

du XIX^e siècle plutôt que des suivants, avait décidé de rentabiliser ses investissements antérieurs en inventant les *Precolonial Studies* et en constituant une généalogie du discours colonialiste européen, avec la Fille aux Yeux d'Or dans le rôle de l'éternelle victime de l'opresseur mâle et blanc (cela ne pouvait être un hasard que Balzac ait attribué à de Marsay un père anglais et une mère française, comme pour en faire l'emblématique fruit des deux puissances coloniales du moment).

Ayant appris à servir, la Fille aux Yeux d'Or se donnait consciemment à tout le monde, et forcément *un peu* seulement à tout le monde. Rares étaient d'ailleurs désormais ceux qui auraient voulu plus d'elle, et a fortiori tout, comme du temps de de Marsay. L'époque est au libertinage furtif plutôt qu'aux passions exclusives. Dans ce tourbillon de rencontres et d'aventures, Paquita perdait non seulement le peu de culpabilité qui lui restait mais encore, ceci expliquant cela, son être lui-même, son âme, sa conscience (littéraire) d'elle-même. Compte tenu de ce à quoi on l'employait, il lui devenait de plus en plus difficile de penser qu'elle devait encore quelque chose à la littérature, ou même que celle-ci existait encore. Il lui semblait que son destin était de se dissoudre dans une sorte d'histoire culturelle généralisée dans laquelle les prélèvements littéraires avaient à peu près le même poids et la même fonction que des traités de savoir-vivre de l'époque, des livres de médecine ou des protocoles de tribunaux de province. C'est là peut-être un des effets les plus remarquables de la mouvance des *Cultural Studies* : en intégrant le discours littéraire à un discours culturel généralisé, elles permettent de faire l'économie de toutes les questions « épistémologiques » posées par la théorie littéraire, elles détachent les stratégies d'interprétation de toute interrogation portant sur la spécificité du littéraire, dont la légitimité, et même plus simplement la fonction, cesse ainsi d'être questionnée ou impliquée. Le seul problème, pour ne pas dire la seule tâche, sera dorénavant de justifier le discours critique lui-même. Ce n'est plus la poésie au service de la nation ou de la révolution, mais la littérature au service de disciplines académiques (ou de constellations interdisciplinaires) qui cherchent à se substituer

aux études proprement littéraires⁸. L'Europe (et la France en particulier) y résiste encore, parce qu'elle est moins prête que les universités américaines à abandonner les partages disciplinaires traditionnels et fondateurs, et qu'elle a par conséquent tendance à se replier sur des formes traditionnelles d'histoire littéraire qui garantissent précisément la pérennité des institutions académiques qu'elle s'est choisie il y a deux siècles. Les stratégies d'interprétation impliquent une légitimation spécifique du discours littéraire (avec une sorte de degré zéro de la légitimation dans le cas des *Cultural Studies*) et à ce titre elles sont également étroitement dépendantes des institutions dans lesquelles elles se développent. Elles dépendent de la fonction des études littéraires dans un contexte institutionnel donné, du lien établi ou non entre ces études et la transmission – notamment au niveau des écoles secondaires – d'un « canon » littéraire plus ou

⁸ La situation ainsi créée, ou plus exactement recrée par la mouvance des *Cultural Studies*, n'est pas entièrement nouvelle, tant s'en faut. A l'époque de la littérarité et de la textualité, on l'aurait simplement qualifiée de stratégie d'appropriation, puisqu'on partait du principe qu'il y avait une spécificité du discours littéraire à respecter. Elle n'est pas sans rapport avec les stratégies développées par exemple dans le contexte de ce qu'on appelait souvent un peu dédaigneusement la critique thématique, à ceci près que les critiques thématiques s'intéressaient à des œuvres plutôt qu'aux causes « minoritaires » configurant le champ des *Cultural Studies*. Le même soupçon a été jeté sur les stratégies d'interprétation psychanalytiques des textes littéraires, qui si souvent et déjà chez Freud lui-même arrangeaient plutôt les affaires théoriques de la psychanalyse que celles de la littérature. En fait, la psychanalyse, à laquelle beaucoup d'études féministes ou *gay, lesbian, etc.*, doivent d'ailleurs énormément, a eu le prestige qu'elle a eu à l'époque des grandes années de la théorie littéraire principalement pour deux raisons : d'une part parce qu'elle s'est lacanisée, parce que via Lacan elle a intégré le tournant linguistique-structuraliste et qu'elle est même devenue ainsi l'arme la plus performante pour imposer le règne du signifiant, et d'autre part parce que via Derrida notamment, sa propre « littérarité » et sa propre dette à l'égard de la littérature ont été perçues de plus en plus clairement. Devant tout ou presque à la littérature, la psychanalyse se voyait en somme conférer une sorte de droit de cité en terres littéraires.

moins national, etc.⁹. Il suffit de se déplacer pour s'en apercevoir, et à cet égard, je n'ai jamais regretté les voyages dans lesquels j'ai entraîné la Fille aux Yeux d'Or. Ouverte à toutes les propositions, y compris les plus scabreuses, elle m'a peu à peu convaincu qu'au-delà de ses airs de charade vivante qui excitaient plutôt violemment De Marsay, il y avait son absence d'être, son absence d'essence littéraire, que celle-ci se réduit toujours en fin de compte à un effet de croyance, ou à une fonction si l'on préfère, et qu'on gagne à ne pas s'aveugler sur ses rivaux si on veut prendre la mesure de ses propres croyances¹⁰.

4. *Dernier feuillet*

Mais il fallut rentrer, cette verte jeunesse ne durerait pas toujours. La Fille aux Yeux d'Or, un temps si sollicitée, devenait chaque jour plus maussade. Sans doute se rendait-elle compte qu'il manquait à la plupart de ses visiteurs et visiteuses la passion d'un De Marsay, qu'elle regrettait maintenant parfois. C'est à cette époque qu'elle m'a confié un jour que la plupart de ses clients lui donnaient l'impression d'être de simples représentants de commerce avec de microscopiques ambitions, incapables de la regarder dans ses yeux de feu, ayant les

⁹ Il suffit pour s'en convaincre de comparer d'une part le prestige et l'importance des départements de littérature comparée aux Etats-Unis, leur vocation interdisciplinaire et leur compatibilité avec toutes sortes de programmes de *Gender Studies* ou d'*Ethnic Studies*, et d'autre part leur peu d'existence en Europe (et en Suisse notamment), où une « discipline » sans débouchés au niveau de l'enseignement a peu de chances de s'imposer.

¹⁰ Que les stratégies d'interprétation dépendent non seulement d'un contexte culturel national (on ne lit pas exactement de la même manière en Suisse, en France et aux États-Unis), mais également d'un contexte institutionnel, j'ai pu m'en rendre compte non seulement en passant d'un pays à l'autre, mais aussi d'un type d'institution à un autre. D'une institution à l'autre, on peut certes convoquer les mêmes textes, mais on ne recourt pas aux mêmes stratégies d'interprétation selon qu'on vise une transmission simple (à destination non professionnelle) ou quelque chose comme une transmission de transmission (destinée à de futurs enseignants), qui passe nécessairement par une initiation lexicale et théorique.

leurs fixés sur la ligne bleue de leur titularisation qui leur vaudrait peut-être une place en vue dans l'équipe responsable d'une nouvelle édition de Balzac dans la Bibliothèque de la Pléiade, ou au moins une cooptation au siège d'administration d'une revue balzacienne internationale. Il y a si longtemps qu'on ne lui avait plus proposé de l'emmener aux Indes, de tout abandonner pour elle. Après tant d'années d'errance frivole, il lui arrivait de regretter de s'être ainsi perdue de vue, de ne plus savoir où elle en était ni qui elle était. C'était en somme par oubli d'elle-même qu'elle redevenait énigmatique, y compris à ses propres yeux toujours d'or. Résoudre son énigme ne revenait plus à savoir qui elle servait, mais à quoi.

Il y avait aussi le fait, plus difficile à avouer, qu'on lui rendait quand même beaucoup moins visite qu'un temps, comme d'ailleurs à la plupart de ses collègues. La célèbre Emma déprimait de plus en plus, fumait et enchaînait les amants. Albertine avait disparu à la suite d'un accident de cheval dont on n'a jamais su s'il s'agissait vraiment d'un accident ou si elle avait décidé d'en finir. J'essayais bien de consoler Paquita, mais que pouvais-je lui dire ? On ne peut descendre deux fois dans le même fleuve, et il n'y a rien de plus difficile que de se remettre à la croyance après avoir perdu la foi. Je n'allais quand même pas lui proposer, comme d'autres le font aujourd'hui, de remettre l'ouvrage sur le métier, de participer à la reconstruction d'une histoire (nationale, comment en serait-il autrement ?) de la littérature, mais sérieusement cette fois, scientifiquement, c'est-à-dire pas comme du temps de Lanson : on étudierait rigoureusement les manuscrits, les variantes, en généticiens avertis, et on mettrait en place une équipe de jeunes chercheurs pour traquer et inventorier les allusions intertextuelles même les plus imperceptibles, on saurait en somme tout d'elle, excepté pourquoi autant de visiteurs s'étaient épris de ses yeux d'or. Rien que d'y penser, j'en baillai et en ne disant rien j'empêchai la Fille aux Yeux d'Or d'en faire autant. Tout au plus pouvais-je tenter de lui expliquer pourquoi ces jours ne reviendraient pas, pourquoi l'histoire littéraire et la philologie ne joueraient pas, en ce XXI^e siècle audiovisuelisé, numérisé, satellisé et mondialisé, le rôle qui leur avait été assigné au XIX^e siècle ; lui expliquer qu'on

était en train de sortir d'une civilisation de l'imprimé national et de sa transmission notamment par les institutions scolaires. En somme, elle ferait mieux de faire du cinéma. De toute façon, ajoutai-je, l'histoire littéraire traditionnelle n'avait jamais été très tendre pour elle. Comme Sarrasine ou la cousine Bette, on l'avait toujours pudiquement ignorée, on lui avait préféré la petite Grandet ou le vieux Goriot. Elle était trop sulfureuse pour les instituteurs de la III^e République, trop peu républicaine. Protodécadente, en somme, mais c'était une piètre consolation.

C'eût été malhonnête aussi de lui faire croire que nous ne faisons que traverser une mauvaise passe et que bientôt la théorie littéraire – au sens large du terme – allait renaître de ses cendres et retrouver sinon la faveur du public du moins celle des éditeurs. Malhonnête, ou alors carrément stupide : nous avons à peine commencé de tenter de prendre la mesure de cette époque récente où la littérature semblait essentielle, où elle était encore au centre de ce qu'on pourrait rétroactivement qualifier d'utopie culturelle et communautaire¹¹. C'est dire que le moment était mal choisi pour recommencer ou pour faire comme s'il était possible de le faire. J'essayai aussi parfois de lui expliquer que l'époque était trop morale pour elle, trop bien-pensante, qu'il n'y en avait que pour les bonnes causes et l'anti-mondialisation. « Paquita, vous êtes une inconvenance majeure », lui dis-je un jour, en espérant lui faire plaisir, ou lui faire prendre plaisir à sa propre perversité. Mais après avoir été longtemps confinée aux boudoirs les plus secrets construits par les amateurs de jalousies et de

¹¹ C'est un aspect de la « théorie » littéraire telle qu'elle s'est développée des années soixante aux années quatre-vingt qui a été peu souligné : son aspect démocratique et communautaire. Elle fournissait des concepts et des langues qui avaient cours sur tous les continents, ainsi que des prêts-à-porter méthodologiques pour jeunes interprètes refusant les vieilles initiations mandarinales. Il faudrait aussi évaluer dans cette perspective le rôle joué par des concepts-vedettes comme celui de la « mort de l'auteur » (Barthes, Foucault) ou celui de « scripteur », grâce auquel le ci-devant auteur devenait le simple citoyen Capet de la nouvelle république des lettres, tutoyé par les ci-devant critiques littéraires devenus ses camarades scripteurs.

passions fortes, elle ne pouvait se résoudre à y retourner et par conséquent à abandonner son existence publique. « Et en quoi tout cela me concerne-t-il moi ? », me demandait-elle lorsque je me lançais dans une dissertation sur les changements d'époque et de paramètres médiatiques. « En quoi ? », reprenais-je, sans aller plus loin. Ce n'était pas une réponse, il n'y avait pas de réponse. Que lui proposer en effet, et surtout quoi de neuf lui proposer ? Tout le monde lui était passé dessus, à la Fille aux Yeux d'or, tout le monde s'était servi d'elle, puis peu à peu l'époque avait simplement cessé d'inventer de nouveaux jeux, stratégiques ou non. Paquita aurait peut-être pu continuer à se distraire, à se décentrer, à vendre son âme littéraire au diable ou du moins à quelques diabolotins, mais seules les nouveautés sont distrayantes une fois qu'on s'est pris au jeu, et celles-ci manquaient désormais cruellement.

Je n'en avais pas non plus à lui proposer, ou alors des nouveautés par lesquelles elle ne se sentaient pas vraiment concernée. Mes réflexions sur la fin d'une culture de l'imprimé, qui devaient beaucoup à certains livres récents de Régis Debray¹², lui semblaient trop lointaines. « C'est tout au plus l'affaire de l'auteur de mes jours », répondait-elle, car elle avait bien lu Balzac, connaissait certaines de ses spéculations financières et ses entreprises éditoriales, savait qu'il n'avait cessé de se confronter pratiquement et théoriquement à la question de la circulation du livre. Elle me renvoyait alors avec raison à son collègue Séchard et à l'équipe d'*Illusions perdues*, et je devais convenir qu'elle avait raison, qu'elle ne pouvait guère rendre service à Debray, ni d'ailleurs lui à elle. C'était même à mon sens la raison pour laquelle la « médiologie », pourtant si neuve et si inventive, aura beaucoup de peine à s'imposer au sein des études littéraires : dans beaucoup de cas (dont celui de *La Fille aux Yeux d'or*), la distance est trop grande. La médiologie implique des découpages disciplinaires et institutionnels qui n'existent pas. Elle

¹² Voir notamment *Cours de médiologie générale*, Paris, Gallimard, 1991, (2001, coll. « Folio »), et *Introduction à la médiologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

implique un changement d'échelle et de nouveaux objets, elle n'est pas compatible avec cette sorte de sacralisation de la lecture « pointue » qui constitue la raison d'être des études littéraires, dont elle permet du même coup d'entrevoir ou de penser la fin, du moins sous la forme qu'on leur connaît. En quoi d'ailleurs la médiologie ne fait qu'observer ou accompagner en l'élucidant un mouvement qui a lieu de toute façon. Est-ce un hasard si les études littéraires professionnelles, c'est-à-dire universitaires, avec leurs stratégies d'interprétation les plus subtiles ou les plus sophistiquées, s'intéressent aussi peu à la littérature la plus contemporaine ? Même les événements littéraires les plus médiatisés (Guibert, Houellebecq, Renaud Camus, etc.) les laissent sans voix et pratiquement sans réactions – peut-être justement parce qu'ils sont aussi médiatisés. Elles abandonnent ce terrain aux « médiatiques », ce qui a évidemment pour conséquence de médiatiser la littérature elle-même, au sens où de plus en plus les médias constituent la cible ou l'adresse de ce qui s'écrit. Le paramètre moderniste ou avant-gardiste, qui aura duré en gros de Flaubert au Nouveau Roman, semble désormais tomber dans l'ordre du passé, et à l'horizon des études littéraires se profile un monde dans lequel le commentaire savant des textes pourrait perdre toute nécessité¹³. Le comble, c'est qu'à force de s'aveugler sur la très longue crise de sa propre légitimité et de se replier sur les justifications les plus anciennes, la « profession » aura copieusement contribué à sa propre évanescence.

Le problème de la Fille aux Yeux d'Or, c'était en somme que soit on se servait trop d'elle et même qu'on en abusait (notamment du côté des *Cultural Studies*), soit qu'on ne s'en servait pas assez, ne la

¹³ Le Nouveau Roman et la mouvance telquelienne auront été le dernier chapitre d'une histoire littéraire au cours de laquelle des critiques littéraires universitaires et des théoriciens de la littérature ont accompagné la littérature la plus contemporaine. Inversement, un certain nombre d'auteurs associés au Nouveau Roman (Butor, Robbe-Grillet, Sarraute, Ricardou) ont eux-mêmes été les derniers écrivains actifs et crédibles en tant que critiques littéraires ou en tant que théoriciens.

traitant alors que de loin et presque avec indifférence à force d'en rester à des considérations préliminaires. C'est là une différence importante entre les stratégies d'interprétation théoriques des années soixante et soixante-dix, qui ratissaient très large, qui étaient capables de disséquer et de digérer à peu près n'importe quel texte littéraire, et les perspectives théoriques aujourd'hui les plus novatrices : les propositions médiologiques d'un Debray par exemple, ou encore celles de Pierre Bourdieu sur le champ littéraire, qui obligerait également la Fille aux Yeux d'Or à s'effacer derrière Séchard ou Rubempré si elles étaient examinées systématiquement en ce qui concerne Balzac, comme Emma avait dû s'effacer derrière Arnoux et ses associés de *L'Education sentimentale*. Elle s'en sortait certes un peu mieux avec Bourdieu, à cause des *Physionomies parisiennes*, qui ne l'impliquaient qu'à titre d'exception. Elle était reconnaissante à Balzac de lui avoir si bien préparé le terrain, c'est-à-dire d'avoir négocié aussi brillamment, dans ce premier chapitre, une position neuve dans le « champ littéraire » (l'écrivain comme témoin de l'exceptionnel, associé implicitement aux êtres exceptionnels se plaçant au-dessus des lois et méprisant la démocratie à venir, etc.), mais elle ne se faisait pas d'illusions sur le rôle qu'elle jouait dans cette histoire. Elle était certes une exception exemplaire, mais elle savait qu'elle n'était pas la seule possible, et que personne ne s'intéressait à son être le plus intime. Mais celui-ci existait-il seulement ?

De Marsay avait été son idéal, l'être de ses pensées, de ses rêves du soir et du matin, la grande aventure de sa vie, et ça n'avait pas marché. Elle ne s'en était jamais vraiment remise, même si elle avait su donner le change. Au fond d'elle-même, elle attendait toujours le prince charmant que l'ombrageux jeune homme avait refusé d'être, l'amateur qui enfin la comprendrait. Elle savait être raisonnable, mais elle gardait quand même la nostalgie de cette époque où, sous les termes les plus divers (littéarité, textualité, etc.), on lui avait promis la lune et donné l'impression qu'on la désirait pour elle-même. Mais pour cela, il aurait fallu qu'elle-même existât, et rien n'était moins sûr. Mon impression, après tant d'années au cours desquelles je l'ai

fréquentée, était que Paquita serait toujours ce qu'on faisait d'elle, et que c'était très bien ainsi. Cela permettait de varier les plaisirs, d'être non plus un autre, mais plusieurs autres auprès d'elle : de jouer avec elle à Freud un jour (elle adore toujours déguiser ses visiteurs, les faire poser pour un autre), à Bourdieu et au champ littéraire un autre, ou encore à l'historien des identités sexuelles si l'envie m'en prenait. De temps en temps j'emmène non seulement Freud chez elle mais aussi Bataille, toujours aussi exalté mais qu'elle aimait bien, et nous jouons ensemble à la part maudite, en nous convainquant réciproquement que dans notre contemporaine société du spectacle, si conformiste, c'est ce qui nous restait, c'est ce que nous aurions eu de mieux.

Le sociologue Peter Gross a développé depuis un certain nombre d'années le concept de *Multioptiongesellschaft* (MOG) – c'est-à-dire de société multioptionnelle. Pourquoi ne pas détourner un tel concept au profit de notre très ancienne République des lettres vidée depuis longtemps de sa substance républicaine, de son unité, de ses références, de ses aspirations et de ses idéaux communs ? Nous avons à notre disposition de multiples stratégies d'interprétation. Nous pouvons recourir, suivant nos goûts ou les occasions, à la critique thématique, génétique, à la poétique, à la sémiotique, à la déconstruction – et englober parfois un peu de tout cela sous le terme de théorie littéraire –, ou encore à toutes les variantes de la psychanalyse ou de l'histoire culturelle, de l'histoire littéraire, de la sociologie, etc. Nous pouvons aussi recourir à tout cela, simultanément ou successivement. Toutes ces perspectives d'interprétation sont possibles, combinables, et l'infinité des combinaisons réalisables nous donne l'illusion de pouvoir tenir encore un discours singulier, d'être aussi avancés en dandysme que le fut jadis un De Marsay. Mais personne ne se prend plus pour un tigre, personne ne s'avise plus même de donner des leçons. Aucun usage de la littérature – et par conséquent aucune stratégie d'interprétation – ne semble plus légitime qu'une autre, ou plus exactement sans doute : moins légitime qu'une autre, tant il paraît aujourd'hui pompeux de parler de légitimité à propos de la littérature (mais sans qu'il soit possible pour autant d'en appeler aux

charmes de l'illégitimité, voire de l'inconvenance majeure blanchotienne¹⁴). Ni légitime, ni illégitime, présente-absente : la littérature est vouée aujourd'hui à une sorte d'atopie, époque étrange, comme celles qui d'ordinaire succèdent aux révolutions ou aux abaissements des grands règnes. Ce n'est pas que la Fille aux Yeux d'Or a disparu, ou qu'elle ne se porterait pas bien, qu'elle aurait mal vieilli. Simple-ment on ne se bat plus pour elle. Les stratégies déployées pour sa conquête sont parfois séduisantes, parfois insignifiantes, mais elles sont devenues douces. Ceux qui la connaissent se contentent de s'en servir ; d'elle et de bien d'autres encore ; et parfois de la détourner de ses tâches habituelles. La Fille aux Yeux d'Or vient d'un pays où les textes ne sont pas des êtres, mais des choses dont on fait ce que l'on veut, que l'on vend, que l'on achète, enfin dont on se sert pour ses caprices, comme d'autres se servent de leurs meubles. Est-ce un hasard si sa mère, déjà, avait le goût du jeu ?

Vincent KAUFMANN
Université de Saint-Gall

¹⁴ En d'autres termes il n'est plus possible d'opposer aujourd'hui, comme Bourdieu l'a proposé dans ses analyses sur le champ littéraire, un capital symbolique d'autant plus élevé qu'il correspondrait à un capital réel faible ou inexistant (à la Mallarmé par exemple). Notre horizon est constitué aujourd'hui par le dépassement d'une telle alternative, dont la critique littéraire « savante » aura également longtemps vécu. Reste à savoir comment elle peut en prendre acte.